

temps où une île nouvelle sortit de la mer dans son voisinage. J'avais entendu parler de ce phénomène, tout ce qui le concernait était fait pour piquer ma curiosité; cet homme me dit que vers le milieu d'avril 1797, on aperçut une petite île dans un endroit où auparavant il n'en existait pas. La première nouvelle en avait été apportée par des Aléoutes qui, en revenant de la pêche, observèrent une grande fumée qui s'élevait de la surface de la mer; au mois de mai 1798, le nuage creva en répandant une lumière qui fut vue distinctement de Macouchino, comptoir d'Ounalachka; cette île n'est pas très-haute, et a environ cinq milles de circonférence; on y voit trois sommets qui vomissent constamment de la fumée. Elle n'a pas augmenté depuis 1799, et n'a éprouvé aucun changement, sinon que quelques-unes de ses pointes les plus hautes ont été renversées par des éruptions violentes. Elle est à vingt milles d'Ounalachka.

« Je vis arriver le 28 Minack, vieillard de quatre-vingts ans, le plus fameux chaman ou sorcier de l'île. Voulant probablement me donner une grande idée de son pouvoir magique, il me dit qu'il avait un commerce direct avec le diable, ce qui le mettait en état de prédire l'avenir à ses compatriotes. Le sourire qu'il observa sur mon visage lui per-

suada apparemment que je ne croyais pas à ce qu'il me disait; il en prit de la mauvaise humeur et me quitta brusquement.

« La baie d'Ihack offre plusieurs bons mouillages; ses côtes intérieures sont montagneuses, et ne sont habitées que dans un petit nombre d'endroits; elles sont couvertes d'aunes, de bouleaux, de peupliers; ces derniers sont assez forts pour servir de solives dans les maisons, quoiqu'ils ne soient pas de durée. Plusieurs petites rivières qui se jettent dans cette baie sont poissonneuses en été. Les canards y sont si nombreux que dans un jour l'on en tue plusieurs centaines; ils sont de plusieurs espèces; ils font un bruit prodigieux avant le lever du soleil. Nous avons aussi tué beaucoup de merles presque aussi gros que des poules; ils ont le bec et les pieds rouges.

« En entrant dans l'établissement d'Ouhachek, je trouvai les habitans en deuil à cause de la mort du fils du chef, mis en terre la veille. La mère, la sœur et une autre femme du défunt pleuraient sur son tombeau; je leur offris une prise de tabac; leur visage moins triste m'annonça que leur douleur devenait moins vive.

« Lorsque j'approchai de la baie de Kellouden, je vis un grand nombre de perches élevées sur une falaise très-haute; c'était un signal pour empêcher d'avancer au-delà, plusieurs personnes

étant tombées dans la mer. Ces précautions sont nécessaires dans un pays où la frayeur est plus forte que le sens commun. Le chef chez qui je logeais me montra dans le voisinage deux îles qui, dit-il, étaient jadis habitées par quatorze familles et fortifiées : aujourd'hui l'on n'y découvre pas le moindre vestige d'habitation.

Quelle triste existence que celle des insulaires de Cadiak ! M. Lisiansky vit un établissement où il ne trouva que des femmes et des enfans. Tous les hommes avaient été emmenés le printemps précédent par M. Baranov. Faut de s'être munis de provisions pour l'hiver, ces pauvres gens étaient, à la lettre, à demi morts de faim. Il leur distribua le poisson sec qu'il y avait dans ses canots et quitta, le cœur navré, cette demeure de la misère.

Dans un autre village dont les habitans paraissent mieux portans et plus à leur aise que ceux d'Ihack et de Kellouden, la femme du chef apporta un grand bassin de petits fruits confits dans de l'huile de baleine rance, en invitant les étrangers à se rafraîchir. Ce mets délicat servi dans une saison qui n'est pas celle des fruits, passe chez les insulaires pour une marque signalée d'opulence ; M. Lisiansky n'en jugeant pas de même, le donna à ses Aléoutes.

« Le 2 avril, dès que mon arrivée au port des

Trois-Saints fut connue, dit-il, plusieurs tojons accoururent pour me rendre visite ; après les complimens ordinaires, je leur offris une prise de tabac, ce qui les ravit. Ce peuple aime tant le tabac en poudre, que souvent un homme se dérange de vingt milles de son chemin, uniquement pour en avoir une prise ou deux. La conversation roula ensuite sur la pauvreté ; M. Lisiansky répéta ce qu'il avait dit à la baie d'Ihack. Les tojons qui l'avaient écouté avec beaucoup d'attention, lui dirent qu'ils suivraient bien volontiers ses conseils, mais que des obstacles s'y opposaient. J'avoue que je rougis, ajoute-t-il, lorsque j'appris que le principal était le haut prix auquel la compagnie russe vendait ses marchandises et surtout les outils en fer ; ce qui mettait les insulaires dans l'impossibilité de les acheter. Dans cet état de choses, quelle amélioration peut avoir lieu chez ce peuple ? ou comment lui recommander de cultiver le terrain, comme mes instructions me le prescrivaient ?

Les premiers pas des Russes dans cette île avaient été marqués par la violence ; il est vrai que les insulaires avaient les premiers fait des démarches hostiles ; mais on voulait exiger d'eux des otages, et ils ne se souciaient pas d'en donner.

« Un matin, en allant me promener, dit M. Li-

siansky, je trouvai tous les hommes assis sur le toit de leurs maisons. C'est leur récréation favorite dès qu'ils sont levés; ils aiment aussi beaucoup à s'asseoir sur la plage et à regarder la mer pendant des heures entières, quand ils n'ont pas autre chose à faire. On se figure difficilement que des êtres raisonnables doués de la faculté de parler poussent l'indolence à cet excès. Ces sauvages réunis entre eux, semblent ne prendre aucun plaisir à converser; un silence stupide règne dans l'assemblée. Leur simplicité est incompréhensible, il se passera long-temps avant que leur caractère éprouve, à cet égard, un changement visible. Il est vrai que lorsque j'entrais dans leurs maisons, ils observaient une sorte de cérémonie; mais cette espèce de contrainte disparaissait graduellement et si complètement, qu'un Aléoute se serait déshabillé tout nu sans aucun égard pour moi, quoiqu'ils me regardassent tous comme le premier personnage de l'île.

« Dans un village où je passai la nuit, je vis arriver le soir dans le barabra où j'étais, un aigle privé qui au coucher du soleil se plaça au coin du feu. Après s'être chauffé et avoir épluché ses plumes, il s'endormit. Les Aléoutes disent que cet oiseau est doué de tant de sagacité, qu'il reconnaît à la mer le bidarka de son maître, et en le voyant revenir de la pêche, le suit chez lui. Les

habitans de Cadiak nourrissent des aigles privés pour leurs plumes dont ils garnissent leurs flèches. »

En arrivant à Saint-Paul le 18 avril, M. Liansky trouva tout son monde en bonne santé, et les réparations de son vaisseau bien avancées.

Vers le milieu de mai le temps était chaud, la verdure revêtissait la partie inférieure des montagnes. Cependant il gela le 19, et la terre fut couverte d'un demi-pouce de neige, qui ne fondit qu'au bout de douze heures. Un changement si soudain est très-ordinaire dans ce pays; en Europe il aurait fait beaucoup de mal; mais dans ce coin du monde il y a si peu de terrain cultivé, qu'il n'en résulte aucun inconvénient. Les naturels regardent au contraire ces passages subits comme des indices de bonheur. Ils ne se trompèrent pas, dans cette circonstance, car le lendemain une baleine morte, longue de trente-cinq pieds échoua sur le rivage. Nous trouvions qu'elle puait horriblement: les Aléoutes au contraire se hâtèrent de la dépecer pour s'en régaler.

Cadiak est une des plus grandes îles de l'Amérique russe. Elle est très-montagneuse et découpée de baies profondes dans lesquelles beaucoup de petites rivières ont leur embouchure: on pourrait former plusieurs établissemens sur leurs rives, si le pays n'était pas si haut et généralement cou-

vert de neige pendant la plus grande partie de l'année. Le terrain de Cadiak est principalement schisteux et granitique. Le climat est fort désagréable. L'air est rarement serein; même en été il y a peu de jours chauds. Tant que les vents soufflent du nord, de l'ouest ou du sud, le temps est beau; quand ils viennent de l'ouest, les brumes, l'humidité, la pluie règnent. L'hiver est plus humide que froid.

Le peuplier, l'aune, le bouleau croissent à Cadiak, mais ces arbres y sont peu communs. On n'a trouvé des pins que dans le voisinage du port Saint-Paul et plus au nord. Avant l'arrivée des Russes on n'y voyait que des plantes et des racines sauvages. A présent on y cultive dans quelques endroits des choux, des navets, des pommes-de-terre et autres plantes potagères. Indépendamment de la nonchalance des habitans, le temps sombre et pluvieux est contraire au jardinage et à la culture en général. En 1804 les agens de la compagnie semèrent de l'orge qui réussit dans plusieurs lieux. On espérait obtenir le même succès avec d'autres graines.

Les animaux indigènes sont les ours, les renards de plusieurs espèces, les hermines, les chiens et les rats. Depuis l'établissement des Russes, on y voit des bœufs, des chèvres, des cochons et des chats. M. Lisiansky y ajouta,

durant son séjour, un belier et une brebis; celle-ci mit bas avant le départ de la *Neva*.

Les oiseaux sont très-nombreux. Il y a des aigles, des perdrix, des pluviers, des corneilles, des pies, des grues, des macareux, des canards, des mouettes et beaucoup d'autres oiseaux aquatiques. Quand les canards s'en vont au printemps, ils sont remplacés par des oies et des cygnes qui restent tout l'été.

Les poissons tels que turbots, plies, morues, perches, harengs et diverses espèces de saumons sont très-communs: les derniers fréquentent les rivières depuis le mois de mai jusqu'en octobre, en si grande quantité, qu'on en peut prendre des centaines à la main; les ours n'en mangent que la tête, qui pour eux est le morceau le plus délicat. La côte abonde en baleines, marsouins, phoques de plusieurs espèces et loutres de mer. On prend beaucoup de crâbes.

Cette île est peu peuplée relativement à son étendue. Le nombre des habitans n'est que de quatre mille; il baisse encore. Peut-être les mesures que la compagnie a prises pour adoucir le sort des habitans, obvieront à cette diminution. Les plus vieux de ceux-ci disent qu'avant l'arrivée des Russes la population était double. On a même prétendu qu'elle avait été de cinquante mille âmes.

Les indigènes ressemblent à ceux d'Ounala-

chka pour la figure, les mœurs et les usages. Ils se nourrissent principalement des productions de la mer. Le lard de la baleine fait leurs délices; ils le mangent cru, de même que les têtes de saumon. Ils font cuire dans des pots de terre, ou rôtir au bout de petits bâtons, les poissons, les coquillages et le gibier. Dans les temps de disette qui reviennent fréquemment en hiver et toujours au printemps, ils n'ont pour ressource que les coquillages; c'est pourquoi ils s'établissent près d'un grand banc où ils ont la facilité de s'en procurer.

« A l'arrivée des Russes, les insulaires croyaient à un bon et à un mauvais esprit, mais ne faisaient des offrandes qu'à ce dernier, parce qu'ils pensaient que le premier ne pouvait leur nuire. Actuellement plusieurs font profession de la religion chrétienne grecque, ce qui consiste à recevoir le baptême, à n'avoir qu'une femme et à faire le signe de la croix en entrant dans une maison russe. Ils ignorent entièrement les principes de la foi, et ne se disent chrétiens que pour obtenir une croix ou un autre présent. J'en ai connu qui, pour une chemise ou un mouchoir, s'étaient fait baptiser trois fois.

« Ils racontent toutes sortes de fables bizarres sur leur origine, et, ce qu'il y a de remarquable, une de ces traditions les fait descendre d'un chien

et d'une femme, une autre d'un homme et d'une chienne.

« Lorsqu'un homme entend dire que, dans tel endroit, il y a une fille qui, à ce qu'il suppose, lui conviendra, il y va, y porte les choses les plus précieuses qu'il possède, et se propose pour mari. Si les parens agrément sa demande, il leur fait des présens, jusqu'à ce qu'ils disent: « Assez. » S'ils ne s'accordent pas, il retourne chez lui avec tout son bagage. Le mari vit constamment avec les parens de sa femme, et est obligé de les servir; cependant il peut de temps en temps aller voir sa famille. Lorsqu'ils ne se marient pas devant l'église grecque, ils n'observent aucune cérémonie. Néanmoins, après la première nuit, le jeune homme se lève avant le jour, pour aller chercher du bois qui est rare dans plusieurs parties de l'île, et il est obligé de préparer un bain chaud, pour se purifier, ainsi que sa compagne. Il n'y a pas même de festin à l'occasion du mariage; mais, si le nouveau marié tue un quadrupède ou un poisson un peu gros, le beau-père en envoie par ostentation des morceaux à ses amis; cela n'a lieu d'ailleurs que dans les temps d'abondance; dans les autres on ne donne rien, chacun garde pour lui ce qu'il a.

« Une coutume révoltante de ce peuple devient chaque jour moins commune. Des hommes, dé-

signés par le nom de choupans, vivent avec d'autres comme leurs femmes. Dès leur enfance, leurs parens les élèvent avec de jeunes filles, et on les forme à toutes les occupations du sexe féminin; ils en prennent le vêtement, et en contractent tellement toutes les habitudes, qu'un étranger les prendrait pour ce qu'ils ne sont pas. Cet usage odieux était autrefois si général, que le séjour d'un de ces monstres dans une maison, passait pour un bonheur. Mais, comme je l'ai dit, il est moins répandu qu'autrefois.

« Les habitans de Cadiak paraissent plus attachés à leurs parens morts qu'à ceux qui vivent; souvent ils pleurent, seulement en entendant prononcer leur nom. Ils vêtissent les morts de leurs meilleurs habits, puis les placent, ainsi parés, ordinairement dans le lieu où ils ont été malades et ont expiré. Pendant que l'on creuse le tombeau, toute la parenté et les connaissances du défunt hurlent de la manière la plus lamentable; quand la fosse est prête, on enveloppe le corps de fourrures et de peaux de phoques, et on l'y étend. De grandes pierres et de gros morceaux de bois sont amoncélés par-dessus. Cette cérémonie finie, les parens éloignés et les amis retournent chez eux; les proches parens restent sur le lieu, se désolant jusqu'au coucher du soleil. Autrefois, à la mort d'un personnage de conséquence, on

tuait un *culga* ou esclave, pour l'enterrer avec son maître. Cette pratique cruelle a été défendue. Aujourd'hui on se contente de parsemer le cadavre des gens riches de crânes fracassés et de petits grains d'ambre; cela n'a même lieu que rarement. On enterre généralement avec les chasseurs leurs flèches, leurs lances et leurs harpons, et l'on pose la carcasse d'un bidarka sur leur tombe. J'ai vu de longues perches érigées sur la sépulture des gens de conséquence.

« Ces insulaires manifestent leur douleur en se coupant les cheveux et se barbouillant le visage de suie. Une femme, à la mort de son mari, se retire dans un autre village, pendant un certain temps; le mari fait de même au décès de sa femme. Quand un enfant cesse de vivre, la mère se cache pendant une vingtaine de jours dans une hutte construite à part.

« Une femme prête à accoucher s'enferme dans une petite cabane de roseaux couverte d'herbe; il faut qu'elle y reste vingt jours, après avoir été délivrée, n'importe la saison. Durant cette période, elle passe pour si impure, que personne n'ose la toucher; on lui donne à manger au bout de baguettes. Les vingt jours expirés, elle se lave, ainsi que son enfant, d'abord dans l'eau froide et en plein air, ensuite dans un bain chaud. Pendant le premier lavage, on perce

souvent la cloison du nez de l'enfant, et l'on y fait passer un brin de bois pas plus gros qu'un fil d'archal bien mince ; on lui fend aussi horizontalement la lèvre inférieure, ou bien on y fait de petits trous. J'eus la curiosité de mesurer une de ces huttes où les femmes sont obligées de se retirer, toutes les fois qu'elles sont regardées comme impures ; elle avait trois pieds deux pouces de longueur, deux pieds sept pouces de largeur et deux pieds quatre pouces de hauteur.

« Les maladies les plus communes sont la syphilis, les rhumes, la pulmonie, la gale et les ulcères ; les deux derniers sont tellement inévitables qu'on trouve à peine un insulaire qui ne soit pas attaqué de l'une ou de l'autre. On les guérit de trois manières, par les sortilèges, par l'excision de la partie affectée, et par la saignée. Je vis pratiquer cette opération par une femme ; elle transperça d'abord la veine du bras avec une forte aiguille fixée à un manche de bois, puis coupa la peau au-dessus de l'aiguille avec un instrument de cuivre qui n'était pas très-bien aiguisé. N'ayant pas réussi à faire jaillir le sang du premier coup, elle répéta sa manœuvre jusqu'à ce qu'il sortit. Le patient restait fort tranquille, ce qui me surprit d'autant plus que, suivant ce que l'on me dit, il était saigné pour la première fois.

« Leur mode d'éducation est celui de tous les peuples sauvages. Ils supportent le froid parce qu'ils y ont été habitués de différentes manières dès le berceau. Souvent une mère, pour faire taire son enfant qui l'importune par ses cris, le plonge dans l'eau, même en hiver, et l'y laisse jusqu'à ce qu'il s'apaise. Ils n'ont pas besoin de leçons pour apprendre à souffrir la faim ; la nécessité le leur enseigne suffisamment ; puisqu'ils n'ont souvent rien à manger pendant plusieurs jours de suite. Les hommes sont de bonne heure formés à construire des bidarkas ou baïdars et à les conduire, à faire des flèches et à les tirer ; les femmes sont exercées dès leur enfance aux ouvrages de l'aiguille, à faire des filets, des lignes, des vêtemens. Tous les hommes sans exception sont dressés à chasser et à pêcher. Cependant la pêche de la baleine est réservée exclusivement à certaines familles, et passe par succession aux enfans qui sont reconnus les plus experts dans cet art. Il n'est pas porté à la même perfection qu'au Groënland et dans d'autres pays. Un insulaire de Cadiak dans son bidarka, n'attaque que de petites baleines ; il a un harpon dont la pointe est armée d'une ardoise aiguisée et fixée à une hampe dont elle peut se détacher quand l'animal est frappé. Souvent la baleine blessée s'enfuit au large où elle meurt ; quelquefois on ne la revoit